

Albert Cossery
Salam alhikoum, Salut sur toi!

Jean-Luc Bitton

Number 63, Spring 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21220ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bitton, J.-L. (1996). Albert Cossery : salam alhikoum, Salut sur toi! *Nuit blanche*, (63), 62–64.

A black and white close-up portrait of Albert Cossery. He has dark, wavy hair and is looking slightly downwards and to the right with a serious expression. He is wearing a dark, textured jacket. The background is blurred, suggesting an outdoor setting like a beach or a harbor.

Albert Cossery

**Salam alhikoum
Salut sur toi !**

Paris, en août. L'auteur de ce dialogue désespérément lucide entre un père et son fils m'attend au café de Flore : « Je serai en terrasse, on se reconnaîtra... » Effectivement, bien que son visage me soit inconnu, je l'aperçois immédiatement, un peu à l'écart de la foule des touristes.

Propos recueillis par
Jean-Luc Bitton

« — Écoute petit, [...] Si nous sommes pauvres, c'est parce que Dieu nous a oubliés, mon fils.
« — Dieu ! dit l'enfant. Et quand se souviendra-t-il de nous, père ?
« — Lorsque Dieu oublie quelqu'un, mon fils, c'est pour toujours. »

Les hommes oubliés de Dieu, Joëlle Losfeld, 1994, p. 48.

L'homme est élégant, costume estival, pochette jaune pastel, naturellement nonchalant mais le regard perçant, semblant beaucoup s'amuser à la vue du spectacle de la rue.

L'écrivain est direct, caustique : « Quand les journalistes viennent me voir, je leur dis, vous feriez mieux d'aller baiser votre femme au lieu de me casser les pieds ! » Le journaliste ici commence à se sentir mal à l'aise, mais l'homme le rassure par un sourire chaleureux : « Je plaisante, vous savez, j'ai passé ma vie à m'amuser. » Cet épicurien espiègle de 82 ans a un *nom* : Albert Cossery, et une particularité, mis à part le fait d'avoir été un noceur invétéré toute sa vie durant, celle d'avoir écrit sept livres en une cinquantaine d'années. Un écrivain peu prolifique certes, mais la plupart de ces livres sont des chefs-d'œuvre. Au fil de cette production littéraire qui pourrait tenir dans un cartable d'écolier, Albert Cossery a su créer une véritable comédie humaine cohérente où se croisent dans un Orient à la fois réel et imaginaire, mendiants philosophes, prostituées généreuses, jeunes amoureuses candides, enfants des rues dépenaillés et moqueurs. De cet univers singulier et attachant émane un puissant et vivifiant air de liberté qui fait place nette. Les personnages d'Albert Cossery n'ont aucune ambition sinon celle de vivre leur hédonisme et cela en dépit d'une misère quasi atavique, sans issue. Ces héros pitoyables et magnifiques en même temps, se mouvant dans des lieux aux noms aussi évocateurs que poétiques, comme la rue de la Femme-enceinte, le café La vie facile ou encore le sentier de l'Enfant-qui-pisse, sont mis en scène par l'auteur avec une grande tendresse. Devant la petitesse et la suffisance des nantis et autres privilégiés, leurs armes seront celles de l'humour, de l'absurde et de la dérision.

L'univers d'Albert Cossery démontre que le pouvoir ne pèse rien face aux

hommes libres. Joëlle Losfeld, éditrice clairvoyante, a réédité l'ensemble de l'œuvre de cet écrivain anticonformiste aux origines orientales. Elle aimerait que son auteur lui écrive un dernier roman ; vraisemblablement cet ouvrage ne verra jamais le jour : « Pourquoi continuer à écrire, j'ai tout dit dans mes livres, à quoi ça sert de se répéter, il n'y a pas assez d'adjectifs pour décrire l'humanité. » Désormais monsieur Cossery préfère regarder la fin du siècle en fumant des cigarettes *extra-mild*, assis dans les cafés de Saint-Germain-des-Prés, puis lassé, il rejoindra sa même petite chambre d'hôtel, là où depuis quarante-cinq ans rien ne vient troubler son sommeil jusqu'à midi.

« Enfant, au Caire, je suis allé d'abord dans un école française, ensuite au lycée français, mais j'avais des grands frères qui étaient chez les pères jésuites et qui étaient des intellectuels.

« Je n'ai jamais lu un livre d'enfants, mais j'ai lu Dostoïevski, Stendhal, enfin tous les classiques, à l'âge de 10 ans, parce que les livres étaient là, à ma portée, j'ai eu cette chance. Tandis qu'aujourd'hui on regarde Dorothee à cet âge-là. Vous voyez la différence.

« C'est comme ça que je suis devenu écrivain. Je n'ai pas un jour décidé d'être écrivain, j'écrivais des nouvelles dès l'âge de 10 ans, d'après les films que je voyais. »

Nuit blanche : Vos parents étaient-ils Égyptiens ?

Albert Cossery : Oui. Je suis Égyptien, ma famille est en Égypte. Je ne suis pas venu en France pour trouver du travail, ni un passeport. Je suis venu à Paris en 1945, j'ai pris le premier bateau et je suis arrivé le 6 octobre 1945.

Mais quand vous êtes venu à Paris pour la première fois, à 17 ans, c'était pour continuer vos études ?

A.C. : Oui, mais je n'ai rien étudié, vous n'avez pas besoin d'étudier pour écrire.

Vous vous trouviez dans la situation de Teymour, le héros de votre livre, Un complot de saltimbanques.

A.C. : Oui ; je n'invente rien.

À 27 ans, en 1940, vous publiez au Caire votre premier livre, un recueil de nouvelles : Les hommes oubliés de Dieu.

A.C. : Oui, mais c'était écrit bien avant, j'avais écrit ces nouvelles à l'âge de 18, 20 ans.

Pour cette publication, vous avez cherché un éditeur ?

A.C. : Non, je n'ai jamais cherché un éditeur. Ce ne sont pas les éditeurs qui me manquent, ce sont les textes. Vous savez, j'ai été imprimé chez différents éditeurs, qui ne gagnent pas un sou avec moi ; allez savoir pourquoi, c'est assez drôle.

Ce premier livre est paru en français, en anglais, et en arabe ; c'est pourquoi il a été tout de suite réédité en Amérique à la fin de la guerre.

Grâce à Henry Miller ?

A.C. : C'est Lawrence Durrell qui a envoyé le livre à Henry Miller en Amérique.

Quand on voit la situation qui est faite aux écrivains en Égypte, actuellement, ce recueil de nouvelles n'était-il pas déjà corrosif voire subversif pour l'époque ?

A.C. : Si. Au début, certaines de ces nouvelles sont parues dans une revue littéraire, et le censeur ne se rendait pas compte qu'une nouvelle pouvait être subversive ; quand il s'est rendu compte de ce que c'était, ça a été censuré.

Et maintenant ?

A.C. : Non, puisqu'il y a eu un film, qui a obtenu beaucoup de succès d'ailleurs, réalisé par une femme cinéaste égyptienne, d'après mon livre *Mendiants et orgueilleux*.

Votre langue d'écriture ?

A.C. : C'est le français malheureusement, étant donné que je voulais écrire et que j'écrivais en français. Mais, vous savez, je suis un écrivain égyptien qui écrit en français.

Il y a des tas d'écrivains indiens qui écrivent en anglais, Monsieur Conrad est polonais et il écrit en anglais.

Quels rapports aviez-vous à l'époque avec les écrivains et les intellectuels égyptiens ?

A.C. : On était une dizaine peut-être ; le Caire avait deux millions d'habitants, maintenant il en a quinze millions. Donc ce n'était pas la même chose, vous pouviez rencontrer les gens facilement. Maintenant, il y a des endroits que je ne connais pas, ce sont de nouvelles villes qui ont pris sur le désert.

Quelle ambiance régnait-il au Caire dans ces années-là ?

A.C. : C'était le paradis terrestre. C'est toujours le paradis terrestre, parce que, au Caire même avec 15 millions d'habitants, les gens rigolent. Vous savez l'Égypte a le peuple le plus spirituel de la terre : ils se foutent de tout, il y a toujours trois, quatre blagues qui sortent par jour. Beaucoup de mes amis français sont encore en Égypte parce qu'ils s'amusent. Le Caire est une capitale extraordinaire et terrifiante.

Comment s'est passée la réédition de vos livres ?

A.C. : Vous croyez que moi, qui me lève à midi, j'ai le temps de téléphoner à qui que ce soit pour demander quelque chose ? Je n'ai jamais demandé quoi que ce soit. Mes livres sont traduits dans toute l'Europe, parce qu'on m'a téléphoné, parce qu'on m'a écrit.

Le sexe tient une place importante dans vos récits.

A.C. : Je ne crois pas aux histoires d'amour. La tendresse, oui. Les gens ont besoin d'histoires d'amour au cinéma ou à travers des romans.

Comment peut-on croire que ça va durer toute une vie ? Un homme croit

« Sa soif de s'instruire ne se laissait rebuter par aucun obstacle, car, à chaque phrase dont il arrivait à déterminer la signification exacte, il éprouvait une âpre jouissance, plus subtile que celle d'une découverte sensuelle. »

Un complot de saltimbanques,
Joëlle Losfeld, 1993, p. 67.

« Au cours de longues nuits, il avait aimé des femmes sublimes et connu toutes sortes d'émotions et d'aventures. Quelques mois de cette existence glorieuse suffirent à lui faire oublier qu'il était là pour obtenir un diplôme. »

Un complot de saltimbanques,
Joëlle Losfeld, 1993, p. 10.

« Malgré ses mutilations, l'homme-tronc arrivait à inspirer la passion, à faire naître le désir charnel, rien que par sa présence d'homme. Rien qu'un sexe. Mais tout l'espoir du monde était contenu dans ce sexe. »

Mendiants et orgueilleux,
Joëlle Losfeld, 1993, p. 149.

« Ce n'était pas lui le démon. Le démon, c'était tout ce qui la séparait de lui. Le démon, [...] c'étaient ses parents avec leurs superstitions idiotes et leurs préjugés ignobles, qui la retenaient prisonnière. Non, certainement, cet homme n'était pas un démon. [...] Il était la joie, la suprême joie de la chair vivante et libre. »

« La jeune fille et le hashache »,
Les hommes oubliés de Dieu,
Joëlle Losfeld, 1994, p. 40.

« Durant toute son existence, il met son ingéniosité à subvenir à sa nourriture et, une fois rassasié, à se construire une ambition sordide. Quand donc a-t-il le temps d'élever son esprit ? »

Un complot de saltimbanques,
Joëlle Losfeld, 1993, p. 105.

« [...] Il ne faut jamais se couper de l'humanité, car on risque dans l'éloignement de lui trouver des circonstances atténuantes. »

Un complot de saltimbanques,
Joëlle Losfeld, 1993, p. 54.

avoir séduit une femme, quelle prétention, ça aurait pu être un autre que lui, c'est juste une question de circonstances. La parole est une arme de séduction très efficace, le physique n'a rien à voir, un bossu a lui aussi toutes les chances.

Vous savez, dans ma vie, j'ai baisé au moins avec trois mille femmes ; heureusement qu'il n'y avait pas cette maladie, sinon je serais mort.

C'étaient des jeunes filles, c'est elles que j'aime, elles ne pensent pas à l'avenir et elles n'ont pas rencontré encore beaucoup de crétins.

Dans la plupart de vos livres, la prise de conscience est importante. Ainsi le policier Nour El Dime, à la fin de *Mendiants et orgueilleux*, donne sa démission et décide de vivre en mendiant.

A.C. : Hé oui, parce qu'il voit que les autres qu'il poursuit sont heureux de vivre et que lui a des problèmes, comme la plupart des gens qui travaillent et qui ont des problèmes tandis que les marginaux n'ont aucun problème.

Mais vous savez, tout ça est écrit en toutes lettres. La vie de quelqu'un n'a aucun intérêt, surtout la mienne, parce que je suis dans mes livres. À chaque ligne, on voit très bien ce que je pense, c'est pourquoi d'ailleurs je n'écris pas un livre chaque année.

Il n'y a pas une phrase qui ne signifie pas quelque chose. Les personnages disent ce que j'ai envie de dire.

Je me fous de la célébrité et devant qui être célèbre ? Tout est dans mes livres. Je n'invente rien.

Comment travaillez-vous ?

A.C. : En marchant. J'adore marcher.

Je regarde la télé ; quand mes amis me le reprochent, je leur dis : c'est pour m'indigner devant toute cette connerie. **NS**

Albert Cossery a publié entre autres : *Les fainéants dans la vallée fertile*, Robert Laffont, 1964, « Folio », Gallimard, 1977 ; *La maison de la mort certaine*, Néo, 1979 ; *Mendiants et orgueilleux*, « Folio », Gallimard, 1979, Joëlle Losfeld, 1993 ; *Une ambition dans le désert*, « Blanche », Gallimard, 1984 ; *La violence et la dérision*, Joëlle Losfeld, 1993 ; *Un complot de saltimbanques*, Joëlle Losfeld, 1993 ; *Les hommes oubliés de Dieu*, Joëlle Losfeld, 1994.